



DOCUMENT DE RECHERCHE

EPEE

CENTRE D'ETUDE DES POLITIQUES ECONOMIQUES DE L'UNIVERSITÉ D'EVRY

La critique du « système agricole » par Smith

Daniel DIATKINE

01 – 19

La critique du « système agricole » par Smith

D. Diatkine, Phare, Université d'Evry*

(version provisoire)

Les relations entre Smith et la physiocratie ont été particulièrement étudiées dans la perspective des acquis de Smith lors de son séjour à Paris et de sa prise de contact avec les économistes français (après 1763). R. Meeks¹, G. Vaggi², A. Skinner³ ont, en particulier, permis préciser et de relativiser l'importance de cet apport, en comparant les *Leçons de jurisprudence* et la *Richesse des Nations*.

Mon propos ici n'est donc pas d'apporter des lumières nouvelles concernant l'influence de la physiocratie sur l'élaboration de la *Richesse des nations*, mais d'examiner la critique que Smith adresse à Quesnay dans le chapitre 9 (et dernier) du Livre IV de cet ouvrage. Il me semble que cet aspect, peu étudié (A. Skinner n'y consacre que quelques lignes rapides), permet d'en apprendre beaucoup sur Smith.

En effet ce texte, parfaitement composé (comme toujours chez Smith), est assez étonnant, puisqu'il combine une approche analytique et une approche politique. Le système agricole, pour employer la terminologie de Smith lui-même, est à la fois « noble et généreux »⁴ et « avec toutes ses imperfections »... il est ...« de tout ce que l'on a publié sur l'économie politique, ce qui se rapproche le plus de la vérité »⁵

Ainsi, à un aspect analytique (ce système est « imparfait ») s'ajoute une dimension politique (Ce système est « inoffensif »). Il s'agit en effet d'une « théorie qui n'a jamais fait et qui vraisemblablement ne fera jamais de mal en aucun lieu du monde »⁶.

Le contraste à l'égard du « système mercantile » est alors évident. Ce qui l'est beaucoup moins, c'est l'articulation opérée par Smith entre ces dimensions politiques et analytiques. En effet ce n'est pas parce qu'il est moins erroné que le système agricole est moins dangereux que le système mercantile. S'il est moins nocif, c'est tout simplement parce qu'il s'inscrit d'emblée dans une démarche utopique. Je reprendrai ici la définition de la démarche utopique proposée par P. F. Moreau⁷, qui la caractérise par l'affirmation selon laquelle quelque chose de *radicalement* nouveau peut advenir. De ce point de vue la

* Une première version de ce texte a été présentée à la « Conférence sur les traditions britanniques et continentales » à Nice les 13 et 14 décembre 2001

Je dois à C. Benetti l'idée décisive selon laquelle il existe plusieurs modèles d'interdépendances dans la *Richesse des nations*, et à M. Rosier celle selon laquelle les relations entre villes et campagnes est importante. Qu'ils en soient remerciés, et ce qui suit ne les engage évidemment en rien.

¹ *The Economics of Physiocracy*, Oxford, 1962.

² *The Economics of Francois Quesnay*, London, 1987.

³ *A System of Social Science, Papers relating to Adam Smith*, London, 1996.

⁴ *La Richesse des nations*, trad. Garnier, Paris, Flammarion, 1991, t.II 291. Par la suite RDN. La version originale utilisée est : *An Inquiry into the Nature and the Causes of the Wealth of Nations*, Glasgow Edition, IV, ix, 24. Par la suite WON.

⁵ RDN, II, 299.

⁶ Ibid. II,281: « It would not, surely, be worth while to examine at great length the errors of a system which never has done, and probably never will do any harm in any part of the world » WON, IV, ix, 2.

⁷ *Le récit utopique*, Paris, PUF, 1982.

démarche utopique tourne délibérément le dos à l'histoire, c'est à dire à la pratique politique. Smith, au contraire, invite à opérer un retournement et à affronter (à sa manière) cette dernière.

Ainsi la critique du « système agricole » par Smith se développe sur deux plans : un plan politique et un plan analytique. Le paradoxe auquel le lecteur est confronté réside dans le fait que Smith annonce que sa critique analytique est la plus pertinente et donc la plus importante. Or je vais tenter de montrer que tel n'est pas le cas et que sa critique analytique est presque inintelligible. Il conviendra de tenter d'élucider cela. Je montrerai ensuite qu'en revanche sa critique politique est de toute autre portée.

Après avoir exposé rapidement la structure particulière du texte (I) on examinera donc la critique analytique de Quesnay par Smith (II), puis sa critique politique (III).

I

Le chapitre IX du livre IV conclut ce livre et constitue donc aussi une transition vers le Livre V. On sait que le Livre IV est consacré aux « système d'économie politique », et que les huit premiers chapitres sont entièrement consacrés au « système mercantile ». Le chapitre IX se consacre à l'examen des systèmes agricoles.

Le pluriel mérite ici d'emblée un commentaire puisque dès le début du chapitre, Smith précise que les systèmes agricoles n'ont connu qu'un seul groupe de défenseurs (« un petit nombre d'hommes d'un grand savoir et d'un talent distingué »⁸). Le pluriel est néanmoins justifié parce que Smith considère toujours les systèmes d'économie politique non seulement comme ensemble de propositions théoriques (ici la théorie physiocratique) mais aussi comme formes effectivement en acte des sociétés marchandes, c'est à dire comme l'ensemble des pratiques politiques qui caractérisent ce système, y incluant également les systèmes de valeurs dominantes, et ce même si bien entendu les idées de Quesnay n'ont jamais été mises en pratique où que ce soit.

C'est ainsi que le système mercantile ne désigne pas seulement les propositions de Thomas Mun ou de John Locke (seuls auteurs cités) mais aussi la mise en œuvre de pratiques effectives dans les sociétés d'Europe occidentale, principalement en Grande Bretagne ou en France. De même, comme l'a remarqué à juste titre Michel Rosier⁹, le « système de la liberté naturelle » que défend Smith lui-même existe réellement selon lui dans les colonies anglaises d'Amérique du Nord.

C'est pourquoi, bien que le « système agricole » ne peut avoir d'effet pratique, le système de valeurs qu'il exprime, à savoir la prééminence de l'activité agricole, n'a rien de nouveau. Il est, selon Smith, en œuvre en Chine et dans l'Indoustan, comme il l'a été en Egypte ancienne. En Chine, le commerce étranger « est méprisé ». L'étendue du marché intérieur chinois (aussi vaste que celui de toute l'Europe) est censé expliquer que cette politique n'ait pas trop découragé l'industrie et n'ait pas freiné l'extension de la division du travail.

En revanche, dans le cas de l'Indoustan et de l'Egypte ancienne, Smith souligne que le système des castes favorise les activités agricoles au détriment des activités artisanales et commerciales. Ici, l'argument de l'étendue du marché n'est plus évoqué, mais Smith complète alors les propositions énoncées dans le chapitre 1 du Livre I (à savoir que l'agriculture souffre moins de la faible étendue du marché, puisque la division du travail est techniquement limitée) en écrivant que l'agriculture auto-consommant une plus grande partie de son produit brut, elle pâtit moins que l'industrie de l'étroitesse du marché. De même, la place élevée conférée aux activités agricoles dans le système des valeurs prévalant à Rome et

⁸ *RDN*, t.II 281.

⁹ « Adam Smith et la Pennsylvanie », *Cahiers d'Economie Politique*, 1997

en Grèce ancienne est attribuée cette fois non plus au système des castes, mais à l'esclavage, qui dévalorise totalement le travail salarié et auquel est imputable la stagnation technique. De ce point de vue, la comparaison des mines hongroises et turques (censées utiliser l'esclavage) est tout à fait impressionnante.

Ainsi, selon Smith, la mise en œuvre des valeurs exprimées par le « système agricole » est assez exceptionnelle, et provoque généralement la stagnation économique. Il doit être expliqué par les circonstances historiques (prédominance de l'esclavage, par exemple).

Si l'on considère le système agricole comme corps de propositions articulées (la Physiocratie), il n'est pas moins exceptionnel. La Physiocratie est expliquée alors comme une réaction nécessaire au colbertisme. Ce dernier favorisait les manufactures au détriment de l'agriculture et « Si la branche est trop courbée dans un sens, il faut, dit le proverbe, pour la redresser, la courber tout autant dans le sens contraire »¹⁰.

Il est frappant de constater que cette explication de la naissance de la physiocratie en fait alors un *effet* du système mercantile, un moment dans une histoire de la pensée économique perçue elle-même en tant que processus historique. Ceci dit, ce n'est pas la première fois que Smith cherche à expliquer ses adversaires intellectuels. Comme je l'ai montré par ailleurs¹¹, les auteurs mercantilistes sont analysés comme un genre particulier de cette espèce que Smith connaît d'autant mieux qu'il en fait partie lui-même, celle des amoureux des systèmes, qui rencontrent d'autres amateurs (les hommes politiques) et les séduisent par leur commune fascination de la connaissance ordonnée (des modèles, dirions-nous aujourd'hui).

Après un assez long exposé des thèses essentielles de la physiocratie, intéressantes dans la mesure où il nous permet de mesurer, au moins en partie, la distance qui sépare Smith de Quesnay, Smith expose ses critiques.

En premier lieu, il dénonce le caractère « spéculatif » de l'approche de Quesnay. Je nommerai cette critique « critique politique », elle est rapide et tient en une page.

En second lieu il analyse longuement « l'erreur principale », qui réside, bien entendu, dans le privilège accordé à l'agriculture et au plus généralement au secteur primaire dans l'analyse physiocratique (je désignerai cette critique sous le nom de « critique analytique »).

C'est par cette dernière que nous allons débiter. En effet, nous allons montrer ici qu'il est paradoxal de constater que cette critique que Smith juge essentielle ne l'est pas tant que cela. Elle est même difficilement intelligible, alors qu'en revanche, la critique politique est cruciale.

II

La critique analytique de Smith est célèbre mais bien étrange. Examinons ce point.

« L'erreur capitale de ce système paraît consister en ce qu'il représente la classe des artisans, manufacturiers et marchands, comme totalement stérile et non productive »¹².

¹⁰ RDN, II, 282. « If the rod be bent too much one way, in order to make it straight you must bend it as much the other » WON, IV, ix, 4.

¹¹ « L'utilité et l'amour des systèmes dans la Théorie des sentiments moraux », *Revue Philosophique*, n°4/2000.

¹² RDN, II, 294. « The capital error of this system, however, seems to lie in its representing the class of artificers, manufacturers and merchants, as altogether barren and unproductive .», WON, IV, ix, 29.

A l'évidence, le point important ici est la particule de liaison « et », qui permet à Smith d'identifier la classe stérile de Quesnay à son concept de travail improductif. C'est sur cette base qu'est construite sa critique analytique de « l'erreur capitale » du système agricole.

Il énonce cinq arguments, que l'on peut regrouper en deux types : a) la classe stérile (au sens de Quesnay) n'est pas improductive (au sens de Smith) ; b) les relations d'interdépendances sectorielles ne sont pas correctement décrites par Quesnay.

La classe stérile n'est pas improductive.

Le premier argument de Smith consiste simplement à énoncer sa propre théorie du travail productif. On pouvait s'y attendre dès l'énoncé de « l'erreur capitale ». Smith considère comme synonymes les termes « stériles » et « improductifs ». En effet énonce-t-il, de même qu'un couple qui n'aurait qu'une fille et un garçon ne saurait être considéré comme stérile, de même, les artisans et les manufacturiers et marchands ne sauraient être considérés comme stériles même si, à la différence des fermiers et des travailleurs agricoles, ils n'engendrent pas, en sus de ce qui est nécessaire à reproduire leur capital (avec un profit) et leur salaire, de quoi payer une rente. De façon très caractéristique de la vision smithienne, le produit net de Quesnay est immédiatement assimilé à la rente de Smith. De sorte que, si l'on suit ce dernier, nous pouvons dire, tout au plus, que ceux là sont moins productifs que ceux ci.

Clairement, nous nous trouvons en face d'un quiproquo : alors que la productivité de la classe productive est repérée par Quesnay par l'existence d'un produit net physique, la productivité du travail (resp. la non productivité du travail) est repérée chez Smith par l'existence (resp. l'inexistence) du retour de l'avance salariale, accompagnée naturellement du profit.

Le second argument continue exactement dans la même veine qui assimile totalement le clivage classe stérile/ classe productive au clivage travail productif/ travail improductif. En effet Smith considère (certes à juste titre) qu'il incorrect d'assimiler les artisans, les manufacturiers et les marchands aux travailleurs domestiques (*menial servants*). Ce point n'est pas dénué d'intérêt, dans la mesure où il révèle, encore plus nettement que dans le chapitre 3 du livre II de la *Richesse des nations*, que c'est bien le caractère domestique du travail qui lui confère son caractère improductif.

C'est d'ailleurs en utilisant la caractérisation la plus faible du travail improductif (le fait que le produit du travail improductif apparaisse sous la forme de services) qui est alors mise en avant¹³.

Le troisième argument est sans doute désastreux, mais surtout pour la théorie du travail productif de Smith. Il consiste à faire justement remarquer que même si la valeur consommée est exactement égale à la valeur produite, il ne s'ensuit pas que cette dernière est nulle. Certes, mais ceci vaut pour toutes les activités, que ce soit celle d'un artisan de Quesnay, ou celle d'un domestique ou d'une danseuse smithienne.

Les quatrième et cinquième arguments sont d'une toute autre nature. Ils font appel à la notion d'interdépendance entre les classes et sont donc d'un poids théorique plus lourd.

« An agricultural bias ? »¹⁴

¹³ Quesnay aurait beau jeu de rétorquer, par exemple, que Smith confond la conservation et la production des richesses (Cf. « Sur les travaux des artisans », in Quesnay, *Physiocratie*, Paris, Flammarion, 1991, 369)

¹⁴ S. Hollander, *The economics of Adam Smith*, Toronto, 1973, p.286.

On rencontre ici une difficulté majeure, et qui traverse toute la *Richesse des nations*. Smith met en œuvre plusieurs concepts d'interdépendance. C'est ce qui fait la richesse, mais aussi la confusion possible de cet ouvrage. Nous avons affaire ici à un exemple particulièrement net de cette approche compliquée, qui a troublé tout les commentateurs, depuis Marx jusqu'à S. Hollander. Elle a donné naissance à la thèse selon laquelle la place privilégiée accordée par Smith à l'agriculture serait due, malgré tout, à l'influence de la physiocratie. Or tel n'est pas le cas. Smith oppose à Quesnay un système d'interdépendance particulier, qui ne sera pas retenu (sans doute à juste titre) par ses successeurs. Voyons cela.

Le quatrième argument de Smith rappelle que seule l'épargne et le progrès technique peuvent augmenter le revenu réel de la société. Et donc : « les fermiers et ouvriers de la campagne ne peuvent, non plus que les artisans, manufacturiers et marchands, augmenter le revenu réel de la société, le produit annuel de ses terres et de son travail, autrement que par leurs économies personnelles. »¹⁵. Cet argument, tout négatif, devrait conduire à la conclusion (classique) que rien ne permettrait de privilégier a priori un secteur d'activité plutôt qu'un autre dans la production du produit net. En effet, nous avons affaire ici, semble-t-il, à un argument tout à fait familier, mettant en œuvre l'interdépendance sectorielle. Qu'il y ait deux (comme ici) ou n secteurs ne change guère l'analyse, car, de ce point de vue, tous les secteurs concourent à la formation du produit net, physique et en valeur¹⁶.

Par ailleurs, et surtout, il n'est nullement nécessaire de faire de Smith un lecteur assidu de *Production de marchandises par des marchandises* pour supposer qu'il pourrait formuler cette critique. En effet, la première notion d'interdépendance mise en œuvre par Smith (la division du travail) en expose l'essentiel. Lorsque Smith montre (comme une évidence) que la spécialisation du « fabricant d'arcs et de flèches » et celle corrélative du « chasseur de gibier » engendre un accroissement de la productivité des travaux des deux agents, il est évident qu'il dispose déjà, dès le chapitre 2 du livre I, du concept d'interdépendance qui lui permettraient d'énoncer une critique correcte de Quesnay.

Or tel n'est pas l'argument de Smith. Il va, au contraire, beaucoup plus loin en affirmant, contrairement à Quesnay, que le taux de croissance de la productivité du travail dans le secteur manufacturier est « naturellement » plus rapide que le même taux dans le secteur agricole, reprenant ainsi son argumentation initiale de la *Richesse des nations* (chap. 1, Livre I) concernant l'extension différenciée de la division du travail dans l'agriculture et dans les manufactures.

Smith ne voit donc pas ici ce qui nous paraît (et qui devrait donc lui paraître) évident, à savoir le concept de produit net. Il n'associe nullement, comme l'approche ricardienne le fera, produit net et profit. Au contraire, nous venons de voir que le produit net est identifié à la rente.

Pourquoi donc Smith ne voit-il pas ce qui nous paraît évident ? Comprendre ce fait nécessite d'énoncer une conjecture, ce que nous permet le cinquième (et dernier) argument de Smith contre la physiocratie.

Ici, Smith enfonce le clou : la relation entre classe productive et classe stérile non seulement n'est plus considéré comme identique à l'opposition entre travail productif et improductif (comme dans le cas des deux premiers arguments), ni comme l'expression d'une relation particulière entre deux secteurs (comme dans le troisième argument), mais cette fois comme synonyme de la relation d'échange qui concerne les relations entre ville et campagne. On le sait, pour Smith, cette relation est tout à fait fondamentale. Or, dans cet échange entre ville et campagnes, une ville (ou un pays fortement urbanisé comme la

¹⁵ « farmers and country labourers can no more augment, without parsimony, the real revenue, the annual produce of the land and labour of their society, than artificers, manufacturers and merchants » (IV,ix,34)

¹⁶ cf. J. Cartelier, Introduction à Quesnay, *Physiocratie*, op. cit.

Hollande) « achète naturellement avec une petite partie de son produit manufacturé, une grande partie du produit brut des autres pays »¹⁷.

C'est pourquoi « le revenu d'un pays manufacturier et trafiquant doit être, toutes choses égales d'ailleurs, nécessairement toujours beaucoup plus grand que celui d'un pays sans trafic et sans manufactures »¹⁸. C'est ainsi que, loin de critiquer le caractère arbitraire de l'hypothèse des physiocrates selon laquelle la classe stérile ne contribue pas à la production du produit net, Smith ajoute une hypothèse encore plus arbitraire qui concerne cette fois ci les termes de l'échange entre ville et campagne (ou entre économie manufacturière et économie agricole). De fait, nous devons comprendre que Smith ne raisonne pas dans le cadre de l'interdépendance sectorielle (qui est celle qu'il met lui-même à l'œuvre dans l'étude de la division du travail, qui semble être celle prise en compte par les physiocrates, et qui sera celle au sein de laquelle raisonnera Ricardo) mais dans le cadre d'une autre interdépendance, de nature différente. C'est ce qu'il nous faut montrer maintenant.

Il est clair que cette dernière n'est assimilable à la première que sous l'hypothèse de l'identification du secteur agricole avec la campagne et du secteur manufacturier avec la ville. Or, à l'évidence, ce n'est pas cette hypothèse qu'énonce Smith ici, comme dans le reste de la *Richesse des nations*. Par exemple, et de façon très significative, le chapitre 1 du livre III « Du cours naturel du progrès de l'opulence », qui occupe le cœur de la *Richesse des nations*, et sur lequel nous allons d'ailleurs revenir, débute par cette affirmation solennelle : « Le grand commerce de toute société civilisée est celui qui s'établit entre les habitants de la ville et ceux de la campagne »¹⁹. S'ensuit une description des échanges entre villes et campagnes (produits manufacturés contre produit brut et subsistances) qui ressemble à s'y méprendre à un échange intersectoriel (secteur primaire et secteur secondaire). Mais cette impression est rapidement démentie : « A la vérité, la culture de la terre, à moins d'entraîner avec soi beaucoup d'inconvénients et de continuelles interruptions, ne saurait guère se passer de l'aide de quelques artisans ». Dans un premier temps, ces artisans résident à la campagne. Ce n'est que dans un second temps que les villes se forment : « Ces artisans ont aussi besoin des autres ; et leur résidence n'étant nécessairement attachée, comme celle du fermier, à tel coin de terre plutôt qu'à l'autre, ils s'établissent naturellement dans le voisinage les uns des autres »... « la ville est une foire ou marché continu ».

Cette remarque montre assez que pour Smith l'opposition « ville / campagne » n'est donc pas réductible à l'opposition sectorielle moderne.

Enfin et surtout, cette interdépendance est construite non pas sur deux zones (pour ne pas employer le terme ambigu ici de secteur), mais sur trois. En effet à ce « grand commerce » entre ville et campagne, que Smith a déjà désigné dans le chapitre précédent (III, 5) « commerce de proximité », s'ajoute le « commerce lointain ». Or celui-ci n'est évidemment pas assimilable au secteur tertiaire (car il inclurait évidemment le « commerce de proximité ») et il va jouer, comme nous allons le voir un rôle essentiel dans le dispositif smithien. En effet, « si les institutions humaines n'eussent jamais troublé le cours naturel des choses, les progrès des villes » ... « auraient donc, dans toute société politique, marché à la suite et en proportion de la culture et de l'amélioration de la campagne ou du territoire

¹⁷ RDN, II, 298. « naturally purchases with a small part of his manufactured produce a great part of the rude produce of other country », WON, IV, ix, 37.

¹⁸ Ibid.. « the revenue of a trading and manufacturing country must, other things being equal, always be much greater than that of one without trade or manufacture ». Ibid.

¹⁹ « The great commerce of every civilized society, is that carried on between the inhabitants of the town and those of the country » WON, III, i, 1.

environnant ». En revanche, le développement du « commerce lointain » ne serait apparu qu'à une date ultérieure. C'est ce que montre l'exemple des colonies britanniques d'Amérique du Nord, qui sont loin d'avoir développé des industries exportatrices. C'est ce qui les différencie essentiellement des économies ouest-européennes, c'est ce qui différencie l'ordre naturel des choses et le système mercantile.

Bref, tout ce cinquième argument est explicitement construit à partir d'un modèle, décisif selon Smith et qui comporte trois zones : campagne, ville et commerce (« lointain »). C'est d'ailleurs pourquoi Smith considère comme également pertinents pour son argumentation aussi bien le cas des relations entre villes et campagne que celui des relations entre pays manufacturier (typiquement la Hollande) et pays agricole (typiquement le Jutland). Notons, de plus, la parfaite indifférence, typique de Smith, à l'égard de la spécificité des relations économiques internationales²⁰.

La critique par Smith de « l'erreur capitale » est donc surprenante. D'un côté il ne formule pas ce qui apparaîtra évident à Ricardo : le profit (identifié au produit net) est le résultat de l'interdépendance générale. Il est donc arbitraire d'exclure un secteur de sa formation²¹. D'un autre côté, il superpose à l'interdépendance sectorielle l'interdépendance ville/ campagne/ commerce lointain. Cette dernière étant très énigmatique. Tentons d'interpréter l'énigme de cette interdépendance ville / campagne / commerce. Comme il se doit, cette énigme nous conduit à une seconde, qui se trouve au cœur de la *Richesse des nations*, dans le chapitre 5 du livre II « Of the different Employment of Capital » ainsi que dans le chapitre suivant (1 du Livre III) intitulé « Of the natural progress of opulence ». Ces chapitres sont absolument cruciaux puisqu'ils définissent ce qu'est, selon Smith, « l'ordre naturel des choses », c'est à dire celui qui est censé prévaloir sous le système de la liberté naturelle.

Smith commence par y distinguer quatre emplois différents des capitaux : la production des matières premières, la transformation de celles –ci, le transport des matières premières et des produits manufacturés, enfin la distribution. Il agrège très vite commerce et distribution pour aboutir à ce qui ressemble à la figuration tri - sectorielle populaire : primaire, secondaire et tertiaire.

Cependant l'usage qu'en fait Smith est loin d'être évident. En effet il va d'abord tenter de montrer ces trois secteurs peuvent être hiérarchisés selon deux critères :

La quantité de travail productif mis en mouvement par unité de capital investi ;

La valeur du produit annuel également par unité de capital investi.

Il développe des trésors d'ingéniosité (et peut être d'ingénuité²²) pour tenter de montrer que :

La distribution des trois secteurs selon ces deux critères coïncide ;

Et que cette distribution est la suivante : selon les deux critères, le secteur primaire domine le secteur secondaire qui domine le secteur tertiaire.

Soit, avec N_i , l'emploi dans le secteur i , Y_i le revenu dans le secteur i , I l'unité de capital investi :

Proposition 1 : $N_a/I > N_m/I > N_c/I$

Proposition 2 : $Y_a/I > Y_m/I > Y_c/I$

²⁰ En fait, il est possible de représenter cette interdépendance ville / campagne/ commerce lointain de la façon suivante. Chaque ville est entourée d'une campagne, et l'ensemble constitue, une unité, un « voisinage » caractérisé par des taux, naturels et donnés, de profit, de salaires, de rente. Le « commerce lointain » est le commerce de ville à ville.

²¹ Cf. J. Cartelier, « Introduction » à *Quesnay, Physiocratie, op.cit.*.

²² C'est à cette occasion, pour montrer que la quantité d'emploi productif par unités que Smith énonce que le bétail du fermier est du travail-capital mett

C'est bien entendu cette théorie qui est l'œuvre dans le principe d'interdépendance ville / campagne / commerce. Elle est aussi improbable qu'essentielle, car immédiatement après l'avoir formulée, Smith, dans le chapitre suivant, énonce une nouvelle proposition qui n'est pas moins stupéfiante et sur laquelle je vais revenir : à égalité de taux de profit, l'investisseur préférera l'investissement dans l'agriculture à l'investissement dans les manufactures et celui-ci à l'investissement dans le commerce lointain.

Proposition 3 : $r_a = r_m = r_c$ et I_a préféré à I_m préféré à I_c

Si l'on accepte les trois propositions smithiennes, on en comprend immédiatement la portée : dans le système de la liberté naturelle, l'investisseur préfère investir dans un ordre qui garanti le taux de croissance le plus élevé de l'emploi et du revenu. Dans ces conditions, il existe alors une parfaite coïncidence entre l'intérêt individuel des investisseurs et l'intérêt général (repéré par le taux de croissance de l'emploi et du revenu). C'est très précisément cette coïncidence qui est désignée dans le chapitre 2 du Livre IV par la métaphore de la « main invisible ».

On mesurera donc sans peine l'importance exceptionnelle conférée par Smith à cette théorie et donc à l'interdépendance entre ville, campagne et commerce lointain. On mesurera sans plus de peine à quel point cette interdépendance n'est pas assimilable à l'interdépendance sectorielle. En effet celle-ci est d'abord pensée dans un cadre statique, quitte à l'étendre (à la façon de von Neuman, par exemple) à un modèle de croissance. Smith au contraire tente de la construire immédiatement comme un modèle dynamique²³.

Il n'est pas besoin non plus d'insister sur son caractère *ad hoc*.

Celui-ci n'a pas échappé au Gouverneur Pownall, un des premiers lecteurs de la *Richesse des nations*, qui l'a immédiatement remarqué. Ainsi note-t-il, dans sa célèbre lettre, où, immédiatement après avoir rappelé qu'il considère l'ouvrage de Smith comme l'« INSTITUTE OF THE PRINCIPIA of those laws of motion, by which the operations of the community are directed and regulated »²⁴ ; il ajoute : « In that part however, which explains the different effect of different employment of capital, wherein you seem rather to have engrafted some foreign shoots, than to have trained up, in the regular branchings of your Analysis, to propositions fully demonstrated » ... « I find these propositions used in the second part of your work as data ; whence you endeavour to prove, that the monopoly of the colony trade is a disadvantageous commercial institution ».

Nous ne pouvons qu'être en accord avec Pownall. La théorie du système de la liberté naturelle, développée dans les chapitres 4 du Livre II et 1 du Livre III n'est guère convaincante, et a été élaborée dans le souci d'en faire une arme de guerre contre le système mercantile. Il est même possible d'aller plus loin. Smith considère que le système mercantile se caractérise par l'*inversion* de l'ordre naturel des choses, dans lequel, encore une fois, « the greater part of the capital of every growing society is, first, directed to agriculture, afterwards to manufactures, and last of all to foreign commerce » (III, 1, 8).

En réalité, c'est sans doute « l'ordre naturel des choses », c'est à dire cette interdépendance entre ville, commerce et campagne, qui est pensé par Smith comme l'inverse de l'histoire réelle des sociétés marchandes, telle que Smith la retrace dans les deux derniers chapitres du Livre III.

²³ En effet l'idée générale de Smith est que le capital « se déverse » d'une zone à une autre lorsqu'il devient surabondant dans la première. L'idée que le capital puisse être « surabondant » est une idée qui, on le sait bien, sera intelligible pour Ricardo, même si Malthus la reprendra à son compte. Elle implique que le taux naturel de profit soit une donnée qui ne dépende pas de l'accumulation. Prudemment je n'insisterai pas sur ce point essentiel à la compréhension de l'espace qui sépare l'économie smithienne de l'économie ricardienne

²⁴ « Letter from Governor Pownall to Adam Smith », *The Correspondence of Adam Smith*, Appendix A, p. 354, majuscules et italiques de Pownall.

En effet, immédiatement après cette proposition, qui conclut pratiquement le premier chapitre du Livre III, Smith nous montre « Comment l'agriculture fut découragée après la chute de l'empire romain » (chapitre 2 du livre III) puis « Comment les villes se formèrent et s'agrandirent après la chute de l'empire romain » (chapitre 3 du Livre III). Ces deux chapitres historiques sont célèbres et importants. Célèbres parce qu'ils constituent à eux deux un ensemble historique bref mais magistral tel que l'on retrouvera rarement sous la plume d'un économiste, importants également par leur fonction : expliquer la naissance du système mercantile comme produit de l'histoire.

Ici la démonstration de Smith semble beaucoup plus solide. Le contraste qui oppose la qualité de son étude historique au caractère *ad hoc* de « l'ordre naturel des choses » est frappant.

L'analyse, en particulier, de l'évolution des modes de tenures, ne sera pas infirmée fondamentalement par les études historiques postérieures. Smith cherche à montrer que le capitalisme marchand s'est d'abord appuyé sur le « commerce lointain » (en Baltique et en Méditerranée), puis que se développèrent des industries de substitution aux importations (textiles de luxe, métallurgie) et qu'enfin les patriciens urbains des villes investirent enfin dans le secteur agricole (« terre ferme » de Venise). Les médiévistes contemporains contesteraient sans doute le degré de généralité que Smith accorde à cette histoire exemplaire à ses yeux. Il n'en reste pas moins que cette étude est tout à fait remarquable, et les conclusions qu'il en tire sont on ne peut plus claires : toute l'histoire de l'Europe montre que la séquence d'investissements fut la suivante : l'investissement dans le commerce lointain a précédé l'investissement dans les manufactures, qui a lui-même précédé l'investissement sans l'agriculture.

Cependant peu importe ici la pertinence historique de l'analyse de Smith. Ce qui importe au contraire c'est qu'elle paraisse très convaincante à ses yeux.

C'est pourquoi Smith peut tranquillement conclure que cette histoire est l'histoire de l'inversion de l'ordre « naturel » et que cette « inversion » a produit le système mercantile. Au contraire, nous pouvons donc, semble-t-il, retourner l'argumentaire de Smith. Celui-ci affirme que le système mercantile est l'inversion de l'ordre naturel des choses. En réalité, il semble bien que Smith a construit entièrement ce dernier en *inversant* le schéma historique qui lui sert à expliquer le système mercantile. C'est pourquoi sa description de l'ordre naturel est à ce point *ad hoc*.

Or l'interdépendance qui s'y manifeste domine l'interdépendance sectorielle. Il paraît plausible de suggérer que la prégnance du modèle d'interdépendance est à l'origine du caractère très particulier de critique de Quesnay par Smith.

C'est sans doute pourquoi, et c'est essentiel pour notre propos, il ne parvient pas à offrir une critique analytique convaincante du « système agricole », et que, bien au contraire il oppose à l'arbitraire de Quesnay (la stérilité de classe stérile) un autre arbitraire (les termes de l'échange toujours favorables à la ville).

Si tout ceci est exact, on peut tirer déjà la conclusion suivante : la théorie smithienne de l'ordre naturel des choses, aussi fragile soit-elle, et malgré sa place centrale dans la *Richesse des nations*, est dominée par son analyse historique, c'est à dire *politique* du système mercantile.

De sorte que, comme je vais le montrer maintenant, la critique politique de la physiocratie (Quesnay, « médecin hautement spéculatif ») est plus intéressante que la critique analytique de « l'erreur capitale » du système agricole. C'est ce qu'il faut examiner maintenant.

III

Cette critique politique se présente comme une critique de méthode. Cette impression est trompeuse. Voyons cela. Elle se compose de deux arguments :

- a) Quesnay est un médecin. C'est parce qu'il est médecin qu'il juge que la prospérité du corps politique ne peut se maintenir que « sous le régime exact de la parfaite liberté et de la parfaite justice ».
- b) Quesnay est un mauvais médecin (« très spéculatif ») : il « oublie » que le corps politique, comme le corps humain, peut prospérer sous des régimes très variés²⁵.

Cette métaphore médicale mérite d'être éclaircie. Il est fort probable que Smith évoque ici l'instabilité de la reproduction économique décrite par le Tableau, reproduction qui repose non seulement sur la parfaite répartition des dépenses de la classe des propriétaires entre dépenses en direction de la classe productive et dépense en direction de la classe stérile, mais aussi sur la parfaite circulation des flux de richesse. On le sait, tout obstacle à cette circulation met en péril la reproduction du produit net. Or cette « thrombose » peut non seulement être d'origine étatique (réglementation) mais aussi individuelle (thésaurisation et sa contrepartie spéculative). Que des comportements individuels, sans doute mal « éclairés », puisse faire obstacle à la bonne santé du corps politique, est une thématique essentielle de Quesnay (qui désire non seulement éclairer le Souverain, mais aussi les propriétaires) que l'on retrouvera fréquemment dans la littérature économique, particulièrement en France²⁶.

La reproduction du système économique suppose donc deux conditions :

1. La proportion entre les dépenses doit être respectée ;
2. La libre circulation des richesses doit être préservée tant des atteintes des institutions que de celles des individus.

Le désir d'améliorer son sort.

L'oubli de la pratique est toujours le symptôme du caractère spéculatif d'une activité. C'est pourquoi Smith oppose à Quesnay : « Il n'a pas considéré, à ce qu'il semble, que dans le corps politique l'effort naturel que fait sans cesse chaque individu pour améliorer son sort est un principe de conservation capable de prévenir et corriger, à bien des égards, les mauvais effets d'une économie partielle et même jusqu'à un certain point partielle et oppressive »²⁷.

Il est plus facile de comprendre ce que ne veut pas dire Smith que ce qu'il veut effectivement dire. Il est clair qu'il n'est pas en train d'opposer la stabilité du mécanisme de marché à l'instabilité du circuit physiocratique. Ce n'est en effet pas la concurrence, même imparfaite, qui est évoquée pour s'opposer au caractère « spéculatif » des conditions de

²⁵ Quesnay y est présenté comme « a physician, and a very speculative physician ». De même que tout médecin « spéculatif », déclare Smith, pense que le corps humain ne peut survivre qu'en suivant un « a certain precise regimen of diet and exercise », de même Quesnay « seems to have entertained a notion of the same kind concerning the political body, and to have imagined that it would thrive and prosper only under a certain precise regimen, the exact regimen of perfect liberty and perfect justice » IV, ix, 28.

²⁶ Cette thématique est à l'origine de la distinction dressée par Hayek entre vrai et faux individualisme et a été bien décrite, chez J.B. Say, par P. Steiner. Cf. Philippe Steiner : « Intérêts, intérêts sinistres et intérêts éclairés: problèmes du libéralisme chez J.-B. Say », *Cahiers d'Economie politique*, n° 16-17.

²⁷ « The natural effort which every man is continually making to better his own condition ». Celui-ci « is a principle of preservation capable of preventing and correcting, on many respects, the bad effects of a political economy in some degrees, both partial and oppressive ». Ibid.

stabilité du circuit de Quesnay. Et ce n'est pas elle qui corrige les effets d'une « politique partielle et oppressive », mais « le désir d'améliorer son sort ». Cette notion n'est évidemment pas une inconnue pour le lecteur de la *Richesse des nations*. Elle revient régulièrement dans le cours de ce texte, et à chaque occurrence dans le même contexte théorique.

Étudions ces occurrences rapidement. Mises bout à bout, elles permettent de se faire une idée plus précise du « principe » que Smith oppose à Quesnay, tout en appréciant les limites (jusqu'à quel point, au juste le principe permet-il de « prévenir » et de « corriger » une politique partielle ?).

La première occurrence concerne les conditions de la croissance, et elle paraît naturellement dans le chapitre 3 du livre II traitant de la célèbre distinction entre travail productif et travail improductif.

La prodigalité ou l'imprudence (*profusion and imprudence*) de certains agents est largement compensée par l'épargne (*frugality and good conduct*) des autres. En effet la passion de la dépense est généralement momentanée et occasionnelle, tandis que le principe qui conduit à épargner est le *désir d'améliorer son sort*, qui nous tient dès le ventre de notre mère (*womb*) et ne nous abandonne que dans la tombe. Et l'épargne est le moyen « le plus vulgaire et le plus évident » d'améliorer son sort²⁸.

Toujours dans le même chapitre 3 du livre II, ce n'est plus le gaspillage individuel mais celui du gouvernement qui est plus que compensé par le désir d'améliorer son sort et donc par l'épargne. Le capital y est décrit comme « silencieusement accumulé » malgré les « exactions du gouvernement »²⁹. De la même façon, la critique de la réglementation du commerce des blés, au chapitre 5 du Livre IV reprend presque mots pour mots cet argumentaire³⁰. Là encore « l'effort naturel de chaque individu pour améliorer sa

²⁸ II, iii, 28, 36 : “It can seldom happen, indeed, that the circumstances of a great nation can be much affected either by the prodigality or misconduct of individuals; the profusion or imprudence of some being always more than compensated by the frugality and good conduct of others”.

”With regard to profusion, the principle which prompts to expense is the passion for present enjoyment; which, though sometimes violent and very difficult to be restrained, is in general only momentary and occasional. But the principle which prompts to save is the desire of bettering our condition, a desire which, though generally calm and dispassionate, comes with us from the womb, and never leaves us till we go into the grave. In the whole interval which separates those two moments, there is scarce perhaps a single instant in which any man is so perfectly and completely satisfied with his situation as to be without any wish of alteration or improvement of any kind. An augmentation of fortune is the means by which the greater part of men propose and wish to better their condition. It is the means the most vulgar and the most obvious; and the most likely way of augmenting their fortune is to save and accumulate some part of what they acquire, either regularly and annually, or upon some extraordinary occasions. Though the principle of expense, therefore, prevails in almost all men upon some occasions, and in some men upon almost all occasions, yet in the greater part of men, taking the whole course of their life at an average, the principle of frugality seems not only to predominate, but to predominate very greatly”.

²⁹ IV, v, b 43 : « The natural effort of every individual to better his own condition, when suffered to exert itself with freedom and security, is so powerful a principle, that it is alone, and without any assistance, not only capable of carrying on the society to wealth and prosperity, but of surmounting a hundred impertinent obstructions with which the folly of human laws too often incumbers its operations ; though the effect of these obstructions is always more or less either encroach upon its freedom, or to diminish its security ».

³⁰ II, iii, 36 : But though the profusion of government must, undoubtedly, have retarded the natural progress of England towards wealth and improvement, it has not been able to stop it. The annual produce of its land and labour is, undoubtedly, much greater at present than it was either at the Restoration or at the Revolution. The capital, therefore, annually employed in cultivating this land, and in maintaining this labour, must likewise be much greater. In the midst of all the exactions of government, this capital has been silently and gradually accumulated by the private frugality and good conduct of individuals, by their universal, continual, and uninterrupted effort to better their own condition.

condition »... « est un principe si puissant » qu'il peut permettre la croissance, malgré les réglementations dont la « folie des hommes » ont encombré son action. C'est évidemment exactement l'argument opposé à Quesnay.

Ainsi, semble-t-il, ce n'est pas un mécanisme de ré allocation des ressources qui est invoqué par Smith contre Quesnay, ce n'est pas la souplesse supposée du système de prix (parfaitement ou imparfaitement) concurrentiel qui protège la croissance du « gaspillage » privé ou public, mais tout simplement le flux d'épargne qui procède « naturellement » du « désir d'améliorer son sort ». Ce « gaspillage » de l'épargne est la conséquence la plus simple du système mercantile.

Deux autres occurrences nous permettent de nous rendre compte que ce n'est pas la rusticité de cet argument économique qui est essentielle ici, mais sa dimension politique.

La première montre, de façon inattendue, à quel point le « désir d'améliorer son sort » est tributaire du suffrage, la seconde comment les mêmes conditions politiques qui ont permis au « désir d'améliorer son sort » de se matérialiser, vont provoquer la banqueroute publique et donc l'anéantissement de ces conditions politiques.

Le « désir d'améliorer son sort » et le suffrage.

La première de ces deux occurrences se trouve dans le chapitre 3 du Livre III « Comment les villes se formèrent et d'agrandir après la chute de l'empire romain ». Smith vient d'exposer que la formation des villes en Europe médiévale fut le résultat de deux processus différents : soit le pouvoir central était suffisamment faible et les villes se constituèrent en petites républiques indépendantes (Italie, Suisse) et s'affranchirent elles-mêmes de la domination des seigneurs locaux ; soit, dans les « grands états » (France, Angleterre), elles s'allièrent au souverain pour obtenir qu'une représentation des communes vote l'impôt. Les souverains, en retour, s'appuyèrent sur les communes pour affaiblir le pouvoir seigneurial. Dans tous les cas l'ordre, et avec lui la liberté des individus, s'établi dans les villes, dont les habitants s'efforcèrent d'améliorer leur sort en se procurant « non seulement les choses nécessaires, mais encore les aisances et les agréments de la vie »³¹. Au contraire, les habitants des campagnes, encore soumis à « l'injustice de leurs oppresseurs » furent contraints par ce fait de se contenter du « nécessaire ».

Dès maintenant nous disposons de suffisamment d'éléments pour reconstruire le puzzle de l'argumentaire de Smith.

Le désir d'améliorer son sort peut s'exprimer par l'épargne, qui en est, nous l'avons vu, « le moyen le plus vulgaire et le plus évident ». La *Théorie des sentiments moraux* éclaire ce dernier aspect, qui ne peut surprendre que si l'on oublie le point de vue profondément aristocratique qui est celui de Smith. Le désir le plus profond de chacun est de gagner l'estime des autres. L'enrichissement est donc un moyen, le plus fréquent, mais non exclusif, d'atteindre ce but. Le désir d'améliorer son sort par l'épargne est une « passion calme et continue ». Seule l'épargne permet d'acquérir en sus des « nécessités », les « aisances et agréments » de la vie. En ce sens, ce désir d'enrichissement, vulgaire, est facilement interprétable en terme d'allocation intertemporelle de l'utilité³².

³¹ RDN, t. I, 495. III, iii, 12 : « Order and good government, and along with them the liberty and security of individuals, were, in this manner, established in cities at a time when the occupiers of land in the country were exposed to every sort of violence. But men in this defenceless state naturally content themselves with their necessary subsistence ; because to acquire more might only tempt the injustice of their oppressors. On the contrary, when they are secure of enjoying the fruit of their industry, they naturally exert it to better their condition, and to acquire not only the necessaries, but the conveniencies and elegancies of the life ».

³² La *Théorie des sentiments moraux* nous enseigne également que l'épargne n'est pas seulement le fruit de cette allocation intertemporelle. Elle est également le résultat de l'amour des systèmes. Celui ci agit à l'insu

Surtout, le « désir d'améliorer son sort », ne peut s'exercer que s'il existe des conditions politiques qui le permettent. Bien que textuellement ténues, elles sont précises et de la plus haute importance. Pour comprendre ce point essentiel, un texte très éclairant³³ de Q. Skinner nous sera de la plus grande utilité. Il décrit le conflit important qui opposait en Grande Bretagne deux conceptions de la liberté. Selon la plus ancienne, qui remonte certainement aux républicains de la Grande Révolution puritaine (Milton, Harrington), la liberté est d'abord l'indépendance. Etre libre, de façon très classique, c'est vivre sous l'empire de sa propre loi. Un individu souverain, donc libre, est capable d'énoncer, de façon crédible, « qu'il promet ». Il est donc à même de tenir ses engagements. Un peuple libre un peuple indépendant, tant à l'égard de l'étranger qu'à l'égard du pouvoir. Cette indépendance nécessite le suffrage comme mise en accord des citoyens et donc la République. Cette conception de liberté est donc très sourcilleuse à l'égard de la *source de la loi*. A l'opposé Q. Skinner décrit la conception libérale de la liberté, toute négative. Selon cette conception, l'important est que l'action de l'individu ne soit entravée que par le plus petit nombre possible de contraintes. La source de la loi étant, elle, tout à fait secondaire. Q. Skinner attribue à Bentham cette conception « négative » de la liberté.

Il n'est nullement aisé de situer Smith dans cette opposition. D'un côté, nous venons de le voir, il soutient que l'indépendance des marchands, dans les petites républiques d'Italie ou de Suisse fut la condition nécessaire de l'exercice du « désir d'améliorer son sort ». Dans les grands Etats, les marchands parvinrent à imposer aux souverains le vote de l'impôt en échange de leur appui dans leur lutte contre les féodaux.

D'autre part toutes les études précédemment citées, depuis J. Viner jusqu'à D. Winch soulignent, à juste titre, que Smith ne partage pas la conception négative de la liberté. Bien au contraire Smith associe étroitement liberté et indépendance³⁴. Il serait tentant de le ranger alors parmi les partisans de la conception républicaine de la liberté.

Mais cette tentation doit être repoussée. On le sait, Smith s'oppose à Ferguson sur ce point³⁵. Le débat est manifeste à propos de la question de l'armée. Ferguson est partisan de la milice, Smith défend le principe de l'armée de métier. A cette occasion, le point de vue très particulier de Smith se révèle. La forme républicaine de l'Etat est, dit-il, adaptée à de petites communautés, mais ne saurait convenir à l'Empire Britannique. D'où le statut tout à fait différent du suffrage qui différencie cette entité (ou la monarchie française, avec les Etats généraux) des « petites républiques »³⁶. Au sein de ces dernières, le suffrage constitue des communautés marchandes indépendantes. Au sein des grandes monarchies, au contraire,

du sujet qui l'éprouve. Celui-ci croit épargner dans le but d'acquérir non seulement les « aisances et agréments » de la vie, mais aussi les « frivolités » et les « superfluités » qui caractérisent le train de vie des « grands ». En réalité jamais il ne les acquiert, mais il accumule le capital. Celle-ci est donc provoquée par cette « illusion » (qui fait confondre l'accumulation du capital et l'allocation inter - temporelle de l'utilité), illusion qui a néanmoins « changé la face du monde ».

³³ *La liberté avant le libéralisme*, Paris, Le Seuil, 2000.

³⁴ Cf. A. Skinner, *Papers relating to Adam Smith*, op. cit., pp. 87 et sqq.

³⁵ Cf D. Winch, *op. cit.*

³⁶ Cf. Duncan Forbes *Hume's Philosophical Politics*. Il y expose la position de Hume (*Letters of David Hume*, ed. Greig, vol. II, p.306) : Malgré l'esprit de faction, la république est la meilleure forme de gouvernement. En Europe moderne, les républiques sont les mieux gouvernées. Mais elles ne peuvent être efficaces que dans les petits états. Dans les autres, la république ne peut conduire qu'à l'anarchie (la lutte des factions) et donc au despotisme. Forbes montre que Smith est proche de Hume sur ce point, et même moins républicain. Cf. du même auteur, « Sceptical Whiggism, Commerce and Liberty », in *Essays on Adam Smith* ed. A. Skinner et T. Wilson, 1975.

il instaure une interdépendance entre les marchands et le souverain³⁷. Ruse de la raison, ou main invisible, c'est cette interdépendance qui à la fois permet aux individus d'améliorer leur sort et qui engendre la mise en place du système mercantile. Du même coup elle le mène à sa perte.

La conception smithienne de la liberté n'est donc ni républicaine ni libérale. Comment alors la caractériser ?

La catastrophe imminente et les moyens de la conjurer.

On peut montrer que Smith tente de penser l'impartialité impériale comme moyen d'assurer la liberté républicaine. Puisqu'en effet la république ne saurait convenir à une « grande nation », telle que la Grande Bretagne, Royaume Uni depuis l'Acte d'Union de l'Angleterre et l'Ecosse de 1710, et qui a conquis la domination sur le Canada et les Indes Orientales depuis le Traité de Paris de 1763, il convient de rendre compatible liberté et empire³⁸. Le dernier chapitre de la *Richesse des nations* nous offre de précieux matériaux pour tenter de rendre compte de cette tentative de Smith.

Le chapitre 3 du livre V est intitulé « Des dettes publiques ». Il traite de ce qui constitue pour Smith, comme pour Hume d'ailleurs, la question politique majeure posée par le système mercantile. C'est ici qu'est décrite la maladie mortelle qui frappe la société commerciale. Seule une réforme politique profonde de l'Empire (une Révolution ?) peut, selon Smith, traiter cette affection fatale.

Nous trouvons dans ce chapitre ultime de la *Richesse des nations* l'essence même de la critique adressée par Smith à Quesnay. Pour lui, ce qui menace la société commerciale est d'une nature tout à fait différente de celles qui pèsent sur l'ordre naturel de Quesnay. Ce qui menace la société commerciale est beaucoup plus grave puisqu'elle met en péril le moteur même de la société commerciale : le « désir d'améliorer son sort », en même temps que la condition de son exercice : la confiance des marchands en l'Etat.

Examinons donc cet ultime chapitre de la *Richesse des nations* qui commence par retracer l'histoire de la dette publique.

Dans les premiers temps³⁹ (ici il s'agit des temps féodaux qui apparurent après la chute de l'empire romain), avant le développement du commerce, les seules dépenses des riches étaient occasionnées par « l'hospitalité rustique ». Ces dépenses étaient nécessairement limitées et il n'y avait guère de chances pour que les riches se ruinent ainsi. Une partie importante des revenus étaient donc thésaurisée. Ce qui était vrai pour les sujets l'était également pour le souverain. La présence de trésors anciens en témoigne.

Au contraire dans une société commerçante, le souverain et les seigneurs, dépensent dans les achats de biens de luxe (*costly trinkets*) la plus grande part de leur revenu. Ainsi les dépenses ordinaires du souverain égalisent-elles leurs revenus. Les trésors disparaissent⁴⁰.

En temps de guerre, lorsque le budget de la défense « quadruple », les rares souverains qui auraient les moyens de la financer par la fiscalité doivent d'abord emprunter en attendant

³⁷ Smith pense-t-il à la Révolution de 1688 mettant fin définitivement aux tentatives absolutistes de la monarchie anglaise et perçue dès l'époque comme condition nécessaire à l'établissement de la Banque d'Angleterre ?

³⁸ Cf : A. Pagden, *Lords of all the World, Ideologies of Empire in Spain, Britain and France* c. 1500- c.1800., Yale University Press, 1995 et aussi N. F. Koehn, *The Power of Commerce*, Cornell University Press, 1994.

³⁹ « in the rude state of society which precedes the extension of commerce and the improvement of manufactures » Livre V, chap. 3, 1

⁴⁰ Cette proposition est vérifiée aussi bien dans les grandes monarchies que dans les petites républiques : « The canton of Berne is the single republic in Europe which has amassed any considerable treasure » (V, chap. 3, 4).

les rentrées fiscales. Cependant le même « état commercial » qui oblige l'Etat à emprunter, engendre chez les sujets à la fois la *possibilité* et le *désir* de prêter. En effet de même que le commerce et les manufactures ont besoin d'un Etat en lequel ils ont confiance pour pouvoir prospérer (et nous avons vu que cette confiance s'exprime par le suffrage), c'est cette même confiance qui incite les grands marchands et les manufacturiers à prêter au gouvernement, ce qui leur permet d'accroître leur « *trading capital* »⁴¹.

Smith décrit ensuite la croissance de la dette publique en Grande Bretagne depuis la fin du XVII^e siècle jusqu'au « 5 janvier 1775 ». Elle fut multipliée par plus de six.

Or la croissance de la dette publique est nécessairement désastreuse. Pour deux raisons.

1^o En premier lieu elle revient à transférer la détention d'une partie croissante du capital des mains des propriétaires fonciers et des manufacturiers vers celles des détenteurs de titres (consolidés) de la dette publique. Or ce transfert n'est pas neutre : « Un créancier de l'Etat, considéré simplement comme tel, n'a aucun intérêt à ce que telle portion de terre soit en bonne valeur, ou telle portion particulière de capital avantageusement dirigée. Comme créancier de l'Etat, il ne connaît aucune portion particulière de terre ou de capital ; il n'en a aucune sous son inspection ; il n'y en a pas une en particulier qui ne puisse être totalement anéantie sans que le plus souvent même il s'en doute ou au moins qu'il en soit affecté directement »⁴².

Cette *non neutralité de la finance* joue un rôle considérable dans la *Richesse des nations*. Elle exprime l'idée, clairement affirmée dans ce passage, qu'il existe une différence de nature entre d'une part la possession, et, d'autre part, la direction et la surveillance du capital.

Soulignons au passage l'importance de cet argument pour Smith. Très fréquent dans la *Richesse des nations*, il joue une double fonction :

⁴¹ Commerce and manufactures can seldom flourish long in any state which does not enjoy a regular administration of justice, in which the people do not feel themselves secure in the possession of their property, in which the faith of contracts is not supported by law, and in which the authority of the state is not supposed to be regularly employed in enforcing the payment of debts from all those who are able to pay. Commerce and manufactures, in short, can seldom flourish in any state in which there is not a certain degree of confidence in the justice of government. The same confidence which disposes great merchants and manufacturers, upon ordinary occasions, to trust their property to the protection of a particular government, disposes them, upon extraordinary occasions, to trust that government with the use of their property. By lending money to government, they do not even for a moment diminish their ability to carry on their trade and manufactures. On the contrary, they commonly augment it. The necessities of the state render government upon most occasions willing to borrow upon terms extremely advantageous to the lender. The security which it grants to the original creditor is made transferable to any other creditor, and, from the universal confidence in the justice of the state, generally sells in the market for more than was originally paid for it. The merchant or monied man makes money by lending money to government, and instead of diminishing, increases his trading capital.

⁴² RDN, t. II, 576. « To transfer from the owners of those two great sources of revenue, land and capital stock, from the persons immediately interested in the good condition of every particular portion of land, and in the good management of every particular portion of capital stock, to another set of persons (the creditors of the public, who have no such particular interest), the greater part of the revenue arising from either must, in the long-run, occasion both the neglect of land, and the waste or removal of capital stock. A creditor of the public has no doubt a general interest in the prosperity of the agriculture, manufactures, and commerce of the country, and consequently in the good condition of its lands, and in the good management of its capital stock. Should there be any general failure or declension in any of these things, the produce of the different taxes might no longer be sufficient to pay him the annuity or interest which is due to him. But a creditor of the public, considered merely as such, has no interest in the good condition of any particular portion of land, or in the good management of any particular portion of capital stock. As a creditor of the public he has no knowledge of any such particular portion. He has no inspection of it. He can have no care about it. Its ruin may in some cases be unknown to him, and cannot directly affect him. » WON, V,iii 56.

D'une part il explique cette proposition déconcertante, que j'ai évoqué plus haut et qui est au cœur de la métaphore de la main invisible : pourquoi, « à taux de profit égal » préfère-t-on un investissement « proche » (par exemple : à la campagne) à un investissement « éloigné » (le « commerce lointain »). On doit se souvenir que Smith prend grand soin de souligner que le profit n'a aucun rapport avec « le prétendu travail d'inspection et de direction », parce que précisément ce « prétendu » travail n'est pas proportionné à la quantité, mais à l'organisation du capital investi.

Or si ce travail est « prétendu », ceci veut dire tout simplement que cette activité n'est pas un travail et donc qu'il n'est pas salarié. En effet s'il l'était, il serait inclus dans les avances en capital et le profit s'y rapporterait.

Cette *activité*, qui n'est donc pas un travail, ressemble assez, me semble-t-il, au monitoring décrit dans la relation d'agence⁴³. Il est donc logique que le capitaliste cherche à le minimiser.

D'autre part, cette prise en compte de la relation d'agence justifie la méfiance, a priori surprenante, de Smith à l'égard du marché financier et des sociétés par actions. Pour les mêmes raisons que celles invoquées dans le cas de la dette publique, le de monitoring engendre, selon Smith, un allocation inefficace du capital.

2° Smith concède volontiers que le système fiscal de la Grande Bretagne lui a permis de supporter une dette publique fortement croissante. Cependant « n'allons pas cependant pour cela en conclure follement qu'elle est en état d'en porter bien d'autres, ni même nous flatter trop qu'elle puisse, sans une très grande gêne, recevoir un poids un peu plus lourd que celui qui pèse sur elle »⁴⁴.

En effet, cette croissance, « jusqu'à présent » n'a pas entamé la prospérité de la Grande Bretagne, comme en témoigne l'état de son économie, même pendant la si coûteuse guerre de sept ans. A la différence de la France ou de l'Espagne, en Grande Bretagne « la frugalité et la bonne conduite des individus » semblent avoir réparé toutes les atteintes au « capital général » de la société que « le gaspillage et les extravagances du gouvernement avaient provoqués »⁴⁵. Mais la guerre de sept ans a montré que ce principe a atteint les limites du supportable. Or « il est rare que les dettes nationales soient payées, lorsqu'elles dépassent un

⁴³ On ne peut qu'être surpris qu'E. G. West, qui consacre un chapitre à la présence de la théorie de l'agence dans la *Richesse des nations* (cf. *Adam Smith and Modern Economics*, Edward Elgar, 1990, chap. 5) n'ait pas vu cet aspect, pourtant essentiel à la compréhension de la métaphore de la « main invisible ».

⁴⁴ RDN, II, 577. « Let us not, however, upon this account rashly conclude that she is capable of supporting any burden ; not even be too confident that she is could support, without great distress, a burden a little greater than what has already been laid upon her » WON, V, iii, 57.

⁴⁵ LivreV, chap. 3, 58 : « To the honour of our present system of taxation, indeed, it has hitherto given so little embarrassment to industry that, during the course even of the most expensive wars, the frugality and good conduct of individuals seem to have been able, by saving and accumulation, to repair all the breaches which the waste and extravagance of government had made in the general capital of the society. At the conclusion of the late war, the most expensive that Great Britain ever waged, her agriculture was as flourishing, her manufacturers as numerous and as fully employed, and her commerce as extensive as they had ever been before. The capital, therefore, which supported all those different branches of industry must have been equal to what it had ever been before. Since the peace, agriculture has been still further improved, the rents of houses have risen in every town and village of the country- a proof of the increasing wealth and revenue of the people; and the annual amount the greater part of the old taxes, of the principal branches of the excise and customs in particular, has been continually increasing- an equally clear proof of an increasing consumption, and consequently of an increasing produce which could alone support that consumption. Great Britain seems to support with ease a burden which, half a century ago, nobody believed her capable of supporting. Let us not, however, upon this account rashly conclude that she is capable of supporting any burden, nor even be too confident that she could support, without great distress, a burden a little greater than what has already been laid upon her ».

certain degré »⁴⁶. Il s'ensuit nécessairement la banqueroute publique, et c'est ce qui menace la Grande Bretagne lors de la guerre qui pointe dans les colonies anglaises d'Amérique du Nord.

La banqueroute publique, quelle qu'en soit la forme (dévaluation de la monnaie, hyperinflation), exprime l'effondrement de la confiance dans l'Etat, qui était précisément à l'origine de son endettement.

Nous retrouvons ici exactement le point où « désir qu'a chacun d'améliorer son sort » n'est plus capable de pallier les effets d'une « politique injuste et dans une certaine mesure oppressive ». C'est ici que se dessine la limite exacte du principe que le trop spéculatif Docteur Quesnay a oublié. Nous pouvons en mesurer la dimension politique.

Il est donc urgent de dessiner les contours d'une politique alternative.

C'est très exactement ce que fait Smith, et cette proposition est la dernière de la *Richesse des nations*.

Cette proposition prend la forme non seulement d'une réforme fiscale, conforme aux suggestions qu'a élaboré Smith dans les chapitres précédents du Livre V, mais surtout d'une *réforme générale de l'empire*, puisqu'une telle réforme fiscale « ne pourrait guère se faire d'une manière compatible avec les principes de la constitution, sans admettre dans le parlement, ou si l'on veut, dans les états généraux de l'empire britannique, une représentation pleine et égale de ses différentes provinces »⁴⁷.

Smith est évidemment parfaitement conscient que la représentation des colonies (car c'est bien d'elles qu'il s'agit, comme « provinces de l'empire ») est extrêmement difficile. Cette revendication initiale des insurgés américains se heurte à des intérêts solidement établis : « Il est vrai que l'intérêt privé d'une foule de particuliers, les préjugés enracinés auxquels tiennent les grands corps, paraissent opposer pour le moment, contre une telle innovation, des obstacles extrêmement difficiles, peut-être même tout à fait impossibles à surmonter »⁴⁸.

Néanmoins Smith n'hésite pas à proposer ce qui, au pire (et il en est parfaitement conscient), ne sera lu que comme une utopie. Il montre longuement que la réforme fiscale est non seulement économiquement possible, mais qu'elle est aussi économiquement souhaitable parce qu'elle l'est politiquement.

En effet les colonies auraient de ce point de vue tout à gagner à cette union avec la Grande Bretagne. Celle-ci les délivrerait « de ces factions haineuses et emportées toujours inséparables des petites démocraties » auxquelles l'indépendance les soumettrait nécessairement. En contre partie, les provinces éloignées de la capitale de l'empire « sont moins exposées à l'influence de l'esprit de parti que ne l'est le centre de l'empire. La distance où ces provinces sont de la capitale, du siège principal où se passent les grandes luttes de l'ambition et des factions, fait qu'elles entrent moins dans les vues d'aucun des partis opposés, et qu'elles demeurent, entre eux tous, spectatrices impartiales et indifférentes »⁴⁹.

Le lecteur, en revanche, ne peut rester « indifférent » à cette unique occurrence du *spectateur impartial* dans la *Richesse des nations*. On voit que, selon Smith, l'empire doit permettre, pourvu que toutes ses provinces soient représentées équitablement dans ses Etats Généraux, l'émergence d'un Etat impartial. Celui-ci est censé s'opposer radicalement à l'Etat partial qui est à la fois la caractéristique principale et la cause du système mercantile.

La boucle est alors bouclée. L'essentiel est le point de départ : le vote de l'impôt par le peuple ou ses représentants. Il s'agit de la condition *sine qua non* de l'établissement de la

⁴⁶ *Ibid.*

⁴⁷ RDN, II, 582.

⁴⁸ *Ibid.*

⁴⁹ *Ibid.*, 596.

confiance du « peuple » (peut importe ici la question pourtant cruciale de la définition du corps des citoyens) envers l'Etat et, par voie de conséquence, de l'exercice du « désir d'améliorer son sort ». Cette confiance réciproque est, selon Smith la condition nécessaire (et suffisante ?) de la croissance de la dette publique. Celle-ci débouchera à son tour sur la banqueroute de l'Etat.

On voit clairement que l'Etat ne se définit pas seulement par ses fonctions, qui seront traditionnelles, et que Smith énumère dans de nombreux passages, par exemple lorsqu'il conclut le chapitre consacré au système agricole (protection contre l'envahisseur, administration exacte de la justice, construction et entretien de certains ouvrages publics) et bien entendu dans les deux premiers chapitres du Livre V, dont l'énumération pourrait laisser à penser que Smith anticipe au moins la conception libérale (négative) de la liberté, qui se satisfait bien volontiers d'un dictateur « bienveillant » (inspiré par l'école de Chicago).

Bien plus, Smith ne se contente pas de demander à l'Etat de pallier les défaillances du marché (marchés incomplets, asymétrie d'information)⁵⁰, il soutient surtout que la *liberté* (le système de la liberté naturelle) n'implique pas, par principe, la minimisation de la loi. Elle implique en revanche, le souci méticuleux du caractère *délibératif* de l'origine de la loi, qui est la seule garante de son impartialité.

La forme républicaine n'est possible que dans les petites communautés et elle implique nécessairement le règne des factions qui donnent naissance à un Etat partial. En revanche l'empire *représentatif*, pourvu que son centre politique soit tenu suffisamment *éloigné* des pouvoirs marchands, est la condition nécessaire de l'impartialité de la loi, de son indépendance à l'égard des marchands et donc de l'indépendance de tous à l'égard de tous. Cet état impérial *représentatif* constitue donc la condition du système de la liberté naturelle, en même temps qu'il permet la mise en place d'un système d'imposition efficace, seule garantie contre la banqueroute qui menace toujours le système mercantile.

Smith et Quesnay ont ce dernier comme ennemi commun. Mais on comprend maintenant peut être mieux ce qui sépare Smith de Quesnay.

Pour le « docteur très spéculatif » le système mercantile est le fruit de l'ignorance. Eclairer le despote (le souverain et les propriétaires), lui inculquer la connaissance des lois naturelles, est donc la tâche prioritaire.

Pour Smith, le système mercantile est le résultat de l'instrumentalisation de l'Etat par les intérêts particuliers des marchands. Ceux-ci, et Smith le souligne à maintes reprises, sont parfaitement éclairés (de leurs intérêts, et ceux-ci ne sont nullement identifiés à l'intérêt général⁵¹). Ce n'est donc pas l'ignorance qui s'oppose au système de la liberté naturelle, mais des intérêts solidement établis. C'est donc l'émancipation de la tutelle de ces derniers qui est à l'ordre du jour et qui nécessite une transformation politique peut être désespérée, mais néanmoins nécessaire.

Quesnay, en revanche confond la politique et la pédagogie. Il ne sera pas le dernier à le faire.

⁵⁰ Cf. A. Skinner, *A System of Social Science*, op. cit. p. 204 et sqq.

⁵¹ On répond ainsi à la question posée par G. J. Stigler (« Smith travels on the Ship of State », in *Essays on Adam Smith* ed. by A.S. Skinner et T. Wilson, Oxford, 1975) à savoir : pourquoi les législateurs (qui sont proches des marchands) construisent-ils le « système mercantile » ? La question de Stigler présuppose que ce qui est bon pour les entreprises ne saurait être mauvais pour le bien commun. Celle de Smith dément ce postulat.

Documents de recherche EPEE

2002

- 02 - 01 **Inflation, salaires et SMIC: quelles relations?**
Yannick L'HORTY & Christophe RAULT
- 02 - 02 **Le paradoxe de la productivité**
Nathalie GREENAN & Yannick L'HORTY
- 02 - 03 **35 heures et inégalités**
Fabrice GILLES & Yannick L'HORTY
- 02 - 04 **Droits connexes, transferts sociaux locaux et retour à l'emploi**
Denis ANNE & Yannick L'HORTY
- 02 - 05 **Animal Spirits with Arbitrarily Small Market Imperfection**
Stefano BOSI, Frédéric DUFOURT & Francesco MAGRIS
- 02 - 06 **Actualité du protectionnisme :
l'exemple des importations américaines d'acier**
Anne HANAUT

2001

- 01 - 01 **Optimal Privatisation Design and Financial Markets**
Stefano BOSI, Guillaume GIRMENS & Michel GUILLARD
- 01 - 02 **Valeurs extrêmes et series temporelles :
application à la finance**
Sanvi AVOUYI-DOVI & Dominique GUEGAN
- 01 - 03 **La convergence structurelle européenne :
rattrapage technologique et commerce intra-branche**
Anne HANAUT & El Mouhoub MOUHOUD
- 01 - 04 **Incitations et transitions sur le marché du travail :
une analyse des stratégies d'acceptation et des refus d'emploi**
Thierry LAURENT, Yannick L'HORTY, Patrick MAILLE & Jean-François OUVRRARD
- 01 - 05 **La nouvelle économie et le paradoxe de la productivité :
une comparaison France - Etats-Unis**
Fabrice GILLES & Yannick L'HORTY
- 01 - 06 **Time Consistency and Dynamic Democracy**
Toke AIDT & Francesco MAGRIS
- 01 - 07 **Macroeconomic Dynamics**
Stefano BOSI
- 01 - 08 **Règles de politique monétaire en présence d'incertitude :
une synthèse**
Hervé LE BIHAN & Jean-Guillaume SAHUC
- 01 - 09 **Indeterminacy and Endogenous Fluctuations
with Arbitrarily Small Liquidity Constraint**
Stefano BOSI & Francesco MAGRIS
- 01 - 10 **Financial Effects of Privatizing the Production of Investment Goods**
Stefano BOSI & Carine NOURRY

- 01 - 11 **On the Woodford Reinterpretation of the Reichlin OLG Model :
a Reconsideration**
Guido CAZZAVILLAN & Francesco MAGRIS
- 01 - 12 **Mathematics for Economics**
Stefano BOSI
- 01 - 13 **Real Business Cycles and the Animal Spirits Hypothesis
in a Cash-in-Advance Economy**
Jean-Paul BARINCI & Arnaud CHERON
- 01 - 14 **Privatization, International Asset Trade and Financial Markets**
Guillaume GIRMENS
- 01 - 15 **Externalités liées dans leur réduction et recyclage**
Carole CHEVALLIER & Jean DE BEIR
- 01 - 16 **Attitude towards Information and Non-Expected Utility Preferences :
a Characterization by Choice Functions**
Marc-Arthur DIAYE & Jean-Max KOSKIEVIC
- 01 - 17 **Fiscalité de l'épargne en Europe :
une comparaison multi-produits**
Thierry LAURENT & Yannick L'HORTY
- 01 - 18 **Why is French Equilibrium Unemployment so High :
an Estimation of the WS-PS Model**
Yannick L'HORTY & Christophe RAULT
- 01 - 19 **La critique du « système agricole » par Smith**
Daniel DIATKINE
- 01 - 20 **Modèle à Anticipations Rationnelles
de la CONjoncture Simulée : MARCOS**
Pascal JACQUINOT & Ferhat MIHOUBI
- 01 - 21 **Qu'a-t-on appris sur le lien salaire-emploi ?
De l'équilibre de sous emploi au chômage d'équilibre :
la recherche des fondements microéconomiques
de la rigidité des salaires**
Thierry LAURENT & Hélène ZAJDELA
- 01 - 22 **Formation des salaires, ajustements de l'emploi
et politique économique**
Thierry LAURENT

2000

- 00 - 01 **Wealth Distribution and the Big Push**
Zoubir BENHAMOUCHE
- 00 - 02 **Conspicuous Consumption**
Stefano BOSI
- 00 - 03 **Cible d'inflation ou de niveau de prix :
quelle option retenir pour la banque centrale
dans un environnement « nouveau keynésien » ?**
Ludovic AUBERT
- 00 - 04 **Soutien aux bas revenus, réforme du RMI et incitations à l'emploi :
une mise en perspective**
Thierry LAURENT & Yannick L'HORTY
- 00 - 05 **Growth and Inflation in a Monetary « Selling-Cost » Model**

Stefano BOSI & Michel GUILLARD

- 00 - 06 **Monetary Union : a Welfare Based Approach**
Martine CARRE & Fabrice COLLARD
- 00 - 07 **Nouvelle synthèse et politique monétaire**
Michel GUILLARD
- 00 - 08 **Neoclassical Convergence versus Technological Catch-Up :
a Contribution for Reaching a Consensus**
Alain DESDOIGTS
- 00 - 09 **L'impact des signaux de politique monétaire sur la volatilité
intra-journalière du taux de change deutschemark - dollar**
Aurélié BOUBEL, Sébastien LAURENT & Christelle LECOURT
- 00 - 10 **A Note on Growth Cycles**
Stefano BOSI, Matthieu CAILLAT & Matthieu LEPELLEY
- 00 - 11 **Growth Cycles**
Stefano BOSI
- 00 - 12 **Règles monétaires et prévisions d'inflation en économie ouverte**
Michel BOUTILLIER, Michel GUILLARD & Auguste MPACKO PRISO
- 00 - 13 **Long-Run Volatility Dependencies in Intraday Data
and Mixture of Normal Distributions**
Aurélié BOUBEL & Sébastien LAURENT

1999

- 99 - 01 **Liquidity Constraint, Increasing Returns and Endogenous Fluctuations**
Stefano BOSI & Francesco MAGRIS
- 99 - 02 **Le temps partiel dans la perspective des 35 heures**
Yannick L'HORTY & Bénédicte GALTIER
- 99 - 03 **Les causes du chômage en France :
Une ré-estimation du modèle WS - PS**
Yannick L'HORTY & Christophe RAULT
- 99 - 04 **Transaction Costs and Fluctuations in Endogenous Growth**
Stefano BOSI
- 99 - 05 **La monnaie dans les modèles de choix intertemporels :
quelques résultats d'équivalences fonctionnelles**
Michel GUILLARD
- 99 - 06 **Cash-in-Advance, Capital, and Indeterminacy**
Gaetano BLOISE, Stefano BOSI & Francesco MAGRIS
- 99 - 07 **Sunspots, Money and Capital**
Gaetano BLOISE, Stefano BOSI & Francesco MAGRIS
- 99 - 08 **Inter-Jurisdictional Tax Competition in a Federal System
of Overlapping Revenue Maximizing Governments**
Laurent FLOCHEL & Thierry MADIES
- 99 - 09 **Economic Integration and Long-Run Persistence
of the GNP Distribution**
Jérôme GLACHANT & Charles VELLUTINI
- 99 - 10 **Macroéconomie approfondie : croissance endogène**
Jérôme GLACHANT

- 99 - 11 **Growth, Inflation and Indeterminacy in
a Monetary « Selling-Cost » Model**
Stefano BOSI & Michel GUILLARD
- 99 - 12 **Règles monétaires, « ciblage » des prévisions
et (in)stabilité de l'équilibre macroéconomique**
Michel GUILLARD
- 99 - 13 **Educating Children :
a Look at Household Behaviour in Côte d'Ivoire**
Philippe DE VREYER, Sylvie LAMBERT & Thierry MAGNAC
- 99 - 14 **The Permanent Effects of Labour Market Entry
in Times of High Aggregate Unemployment**
Philippe DE VREYER, Richard LAYTE, Azhar HUSSAIN & Maarten WOLBERS
- 99 - 15 **Allocating and Funding Universal Service Obligations
in a Competitive Network Market**
Philippe CHONE, Laurent FLOCHEL & Anne PERROT
- 99 - 16 **Intégration économique et convergence
des revenus dans le modèle néo-classique**
Jérôme GLACHANT & Charles VELLUTINI
- 99 - 17 **Convergence des productivités européennes :
réconcilier deux approches de la convergence**
Stéphane ADJEMIAN
- 99 - 18 **Endogenous Business Cycles :
Capital-Labor Substitution and Liquidity Constraint**
Stefano BOSI & Francesco MAGRIS
- 99 - 19 **Structure productive et procyclicité de la productivité**
Zoubir BENHAMOUCHE
- 99 - 20 **Intraday Exchange Rate Dynamics and Monetary Policy**
Aurélié BOUBEL & Richard TOPOL

1998

- 98 - 01 **Croissance, inflation et bulles**
Michel GUILLARD
- 98 - 02 **Patterns of Economic Development and the Formation of Clubs**
Alain DESDOIGTS
- 98 - 03 **Is There Enough RD Spending ?
A Reexamination of Romer's (1990) Model**
Jérôme GLACHANT
- 98 - 04 **Spécialisation internationale et intégration régionale.
L'Argentine et le Mercosur**
Carlos WINOGRAD
- 98 - 05 **Emploi, salaire et coordination des activités**
Thierry LAURENT & Hélène ZAJDELA
- 98 - 06 **Interconnexion de réseaux et charge d'accès :
une analyse stratégique**
Laurent FLOCHEL
- 98 - 07 **Coût unitaires et estimation d'un système de demande de travail :
théorie et application au cas de Taiwan**
Philippe DE VREYER

- 98 - 08 **Private Information :**
an Argument for a Fixed Exchange Rate System
Ludovic AUBERT & Daniel LASKAR
- 98 - 09 **Le chômage d'équilibre. De quoi parlons nous ?**
Yannick L'HORTY & Florence THIBAUT
- 98 - 10 **Deux études sur le RMI**
Yannick L'HORTY & Antoine PARENT
- 98 - 11 **Substituabilité des hommes aux heures et ralentissement de la productivité ?**
Yannick L'HORTY & Christophe RAULT
- 98 - 12 **De l'équilibre de sous emploi au chômage d'équilibre :**
la recherche des fondements microéconomiques de la rigidité des salaires
Thierry LAURENT & Hélène ZAJDELA